

Prologue

Dans les années 1950, les taxis parisiens étaient carrés et bicolores, noirs en haut et rouges en bas, avec un compteur extérieur qui se remontait avec une clef. Les chauffeurs étaient souvent des Russes blancs, des princes, disait-on. Un jour où j'étais avec ma mère dans l'un de ces somptueux G7, elle émit l'opinion que si les choses continuaient ainsi, il allait y avoir une révolution. Le chauffeur – blouse grise, béret noir, Gitane maïs aux lèvres – répondit avec un accent impossible à transcrire : « En France, madame, il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais révolution. » C'est à cet ancien soldat des armées Denikine ou Wrangel que ce livre pourrait être dédié.

Si l'on se fie à l'opinion commune – ou *conventional wisdom*, équivalent anglais plus critique – la révolution n'est plus possible dans les pays développés, c'est-à-dire désindustrialisés. A ceux qui soutiennent le contraire, ce ne sont pas des arguments que l'on oppose mais un bon sens consterné : regardez autour de vous, vous voyez bien qu'il ne se passe rien, que « les gens » n'y pensent même pas, à la révolution. On admet volontiers que le

La dynamique de la révolte

monde est invivable et que tout va de mal en pis, on reconnaît aussi que les remèdes prescrits ne sont au mieux que des soins palliatifs, mais on ne va pas plus loin. D'où le pessimisme de l'époque, celui des maladies incurables.

Qu'on ait vu s'écrouler au début du xx^e siècle des empires qui semblaient éternels – l'empire du Milieu, l'empire du Tsar et celui du Kaiser, les empires autrichien et ottoman – ; que plus près de nous aient été abattues les dictatures en Grèce, en Argentine, en Tunisie, en Égypte, au Burkina Faso et ailleurs, tout cela ne constitue pas un argument recevable : la notion de continuité historique n'est pas dans l'air du temps.

Michelet a écrit autrefois : « Chaque époque rêve la suivante », mais il est aussi vrai que chaque époque se vit comme exceptionnelle par rapport à celles qui l'ont précédée, et la nôtre spécialement. Avec des inventions techniques et des modifications de la carte industrielle du monde tenues pour sans précédents, la conviction s'est répandue qu'une ère a commencé, si nouvelle que pour la comprendre *le passé ne sert à rien*. Cette illusion est entretenue par d'innombrables discours, articles, livres et émissions diverses sur « la mondialisation », « la crise », « la révolution numérique », « les réseaux sociaux », phénomènes présentés comme hors sol, sans racines historiques, et si *complexes* que nous n'avons aucune prise sur la situation qu'ils ont engendrée.

Le propos de ce livre se situe à l'opposé de ce négationnisme. J'ai cherché à repérer dans l'histoire des révolutions passées et récentes ce qui peut nous servir aujourd'hui et demain à surmonter le pessimisme ambiant et à penser l'action commune. Autant dire que ce texte, qui ne vise ni à commémorer ni à idéaliser et encore moins à perpétuer des traditions, n'est pas non plus «objectif».

Se servir de l'histoire pour parler du temps présent, cela ne va pas de soi. Quand s'est terminée la longue agonie du communisme de caserne, deux courants de pensée sont apparus, qui convergeaient pour mettre en question le rôle de l'histoire et la relation passé-présent. D'une part, la mise à la casse de ce qui restait du marxisme orthodoxe a entraîné un ensemble de *rejets*: du déterminisme historique et de la science de l'histoire, de l'idée d'une fin inéluctable du capitalisme miné par ses contradictions, de la pensée dialectique et, plus généralement, d'une vision totalisante du monde héritée de Hegel et de Marx. Sous l'influence de Foucault en particulier, les notions un peu obèses du discours philosophico-politique – pouvoir, répression, domination – se sont émietées et la lutte des classes elle-même a pris un sérieux coup de vieux. Tout cela a eu un effet salubre mais ce qui en a émergé, c'est ce qu'il est convenu d'appeler la philosophie postmoderne, d'un terme qui

La dynamique de la révolte

a son origine dans l'architecture. Française d'origine (Lyotard, mais aussi Foucault, à mon sens le premier des postmodernes), elle s'est développée dans les milieux universitaires anglo-saxons et nous est revenue en boomerang. Les *cultural*, *subaltern* et autres *studies* ont répandu l'idée que seules comptent les luttes des minorités, des stigmatisés, des exilés de l'intérieur. Du coup, les révolutions passées, dont l'histoire ordinaire repose sur des catégories héritées du marxisme («les masses», «les classes»...), se sont trouvées remisées au placard. De glissement en glissement, on a abouti à ce relativisme généralisé qui, avec le nihilisme et le cynisme, ses cousins, a contribué à orienter la pensée dans le sens du renoncement, de l'acceptation d'un ordre regrettable mais sous lequel il faut bien vivre.

D'autre part, parallèlement à la dérive post-moderne et non sans ponts ni recoupements avec elle, un virage à 180° s'est dessiné dans les mêmes années 1980, répudiant lui aussi l'histoire révolutionnaire. À cette époque de réaction triomphante, le couple antagoniste oppression-révolte a fait place à une autre opposition, celle de la démocratie contre le totalitarisme – démocratie pouvant aussi se dire Droits de l'homme. Avec la manipulation en tous sens de ces fourre-tout idéologiques, on retient avant tout des révolutions passées l'arbitraire, le sang versé, le sacrifice des libertés individuelles. La volonté émancipatrice,

la quête de l'égalité préparent l'avènement de la Terreur et, dès lors, l'histoire révolutionnaire n'est plus qu'un grand repoussoir, un ensemble de souvenirs à exorciser.

Ce livre ne cherche pas à situer les révolutions passées et celles à venir sur une même flèche du temps orientée vers un avenir radieux. La démarche s'apparente plutôt à ce qu'on appelle, d'un mot à la mode, comparatisme. Car dans l'histoire des révolutions, on peut repérer des séquences se reproduisant à diverses époques et dans des pays différents. Chaque fois, par exemple, qu'une insurrection victorieuse débouche sur la formation d'un gouvernement provisoire, ce gouvernement s'emploie à contrôler puis à combattre la révolution, de façon le plus souvent sanglante. Ce fut le cas, entre autres, du gouvernement provisoire de Lamartine en février 1848, qui massacra le prolétariat parisien insurgé lors des journées de Juin; du gouvernement de «Défense nationale» autoproclamé le 4 septembre 1870, qui mit en selle Thiers pour l'écrasement de la Commune de Paris; du gouvernement provisoire du social-démocrate Ebert, installé deux jours après la victoire de l'insurrection de novembre 1918 en Allemagne et qui, dissimulé sous le masque d'un «Conseil des commissaires du peuple», noya dans le sang l'insurrection spartakiste; du gouvernement provisoire de De Gaulle en 1944 qui, avec l'aide du parti communiste, veilla à éteindre la flamme

La dynamique de la révolte

insurrectionnelle de la Libération en désarmant les maquis et en ressuscitant l'union sacrée. Il a pu se produire – c'est très rare – qu'un gouvernement provisoire échoue dans sa lutte contre le mouvement révolutionnaire : tel fut le cas, en 1917, du pouvoir dirigé par Kerenski, mais ce n'est pas faute d'avoir essayé. Au XXI^e siècle, les exemples tunisien et égyptien montrent que la séquence gouvernement provisoire – contre-révolution reste de mise. Rien d'étonnant à cela : ceux qui s'autoproclament gouvernement provisoire ne sont pas des insurgés au visage noirci par la poudre mais des notables, le plus souvent des opposants légaux au régime abattu par l'insurrection. Pour eux, la révolution consiste à chasser ceux qui détiennent le pouvoir et à s'asseoir à leur place. Avec le mouvement populaire, qui ne voit pas les choses du même œil, la confrontation est inévitable.

Autre exemple de récurrence historique : quand le peuple insurgé renverse le pouvoir, détruit l'appareil d'État et l'administration en place, le chaos, toujours brandi comme une menace apocalyptique, ne se produit pas. Tous les récits s'accordent : ce qui s'installe lors de ces journées exceptionnelles, c'est une joie collective, le sentiment d'une fraternité retrouvée, et *l'invention de nouvelles formes de vie*. De Lissagaray à Che Guevara, de John Reed à George Orwell, acteurs et témoins trouvent les mêmes mots pour ces moments de bonheur où l'on se parle, où l'on s'embrasse, où l'on s'organise,

où le peuple insurgé montre une capacité créatrice que personne n'avait imaginée. Quand le chaos s'installe, c'est plutôt après les interventions armées visant à « instaurer la démocratie » – en Afghanistan, en Irak, en Libye, pour s'en tenir à des cas récents.

Évaluer la possibilité ou la probabilité d'un événement revient à peser ses chances de *commencer*. C'est presque tautologique mais pas tout à fait : une révolution ne forme pas un tout homogène et cohérent et son moment initial a ses particularités qui justifient de lui donner une autonomie. Tel est précisément le point focal de ce livre : le temps du déclenchement révolutionnaire, « l'instant décisif » comme disait Cartier-Bresson à propos du doigt sur le déclencheur de l'appareil photographique. Ce moment, on l'appelle souvent insurrection – souvent mais pas toujours : le mot n'est pas employé pour le 14 juillet 1789 ni pour le 18 mars 1871 par exemple, qui sont pourtant des journées insurrectionnelles typiques.

Pour les révolutions, il y a bien des façons de commencer. L'image qui vient en premier est celle d'une foule montant à l'assaut d'un siège du pouvoir (les Tuileries en août 1792 et en juillet 1830, le palais d'Hiver en octobre 1917) ou d'un bâtiment stratégique (l'hôtel Colon à Barcelone en juillet 1936, la caserne Moncada à Santiago de Cuba en juillet 1953). Cette forme ne se reverra

La dynamique de la révolte

probablement pas, au moins en Occident, car il n'existe plus guère de lieux symboliques dont l'occupation serait décisive. Palais et ministères ne sont plus que des coquilles vides et déjà, en mai 1968, les manifestants passaient devant le Palais-Bourbon sans y prêter attention. L'obsession de De Gaulle se voyant assiégé par les communistes dans l'Élysée renvoie à ce qu'il était, un homme d'un autre temps.

Il est des cas où l'insurrection naît et reste concentrée dans une grande ville ou une province. En 1871, Paris, cernée par les Prussiens et les Versaillais, ne parvint pas à établir le lien avec les éphémères communes nées à Lyon, à Saint-Étienne, au Creusot, à Marseille, à Toulouse, à Narbonne. En février 1967, la Commune de Shanghai avait commencé à essaimer dans toute la Chine mais le pouvoir maoïste organisa son isolement et l'obligea même à changer de nom². En 2006, la Commune libre d'Oaxaca resta plus ou moins limitée à la ville du Sud mexicain qui l'avait vue naître, malgré son retentissement dans le pays. Une insurrection victorieuse qui ne parvient pas à sortir de l'isolement est perdue. (Voir, dans le même ordre d'idées, le destin du « socialisme dans un seul pays ».)

Mais la révolution à ses débuts peut prendre une tout autre forme, celle d'une vague partant d'un lieu périphérique et inattendu et se répandant en cercles concentriques jusqu'à submerger

l'ensemble du territoire. C'est une telle vague qui balaya l'Allemagne en novembre 1918 : lancée par la mutinerie de la flotte de guerre à Kiel, elle se propagea aux autres ports de la mer du Nord, puis à Hambourg, à Halle, à Leipzig, à Munich, Berlin n'étant touchée qu'en dernier. C'est aussi une vague qui se répandit lors de la révolution tunisienne de 2011 : partie de Sidi Bouzid après l'immolation par le feu de Mohamed Bouazizi, elle s'étendit d'abord au centre du pays, en particulier à Meknassy et Redeyef, ville minière en agitation permanente depuis la grande grève de 2008, puis à Gafsa et aux villes de la côte, Gabès et Sousse, avant d'atteindre Tunis. En France – par exemple – l'insurrection prendra probablement cette forme-là. Elle partira d'on ne sait où, d'un mouvement autour d'une centrale nucléaire, d'un barrage, d'une ligne à grande vitesse, d'une université en grève, d'une usine de traitement des déchets, de l'un ou l'autre de ces points d'exaspération où couve l'incendie dans nos banlieues et nos paisibles campagnes.

Les épisodes insurrectionnels dont il est question dans ce livre sont célèbres mais ils sont montrés sous un angle oblique qui donne une vision décalée par rapport aux récits habituels. J'ai mis en avant, sans ordre chronologique et même dans un certain désordre, ce qui me paraît utile au débat sur l'insurrection aujourd'hui. Certes, beaucoup de ces

La dynamique de la révolte

épisodes sont des échecs, souvent sanglants, mais comme l'écrivait Rosa Luxemburg dans l'ultime numéro de *Die Rote Fabne* juste avant son assassinat: «Nous sommes campés sur ces défaites et nous ne pouvons renoncer à aucune d'entre elles, car de chacune nous tirons une part de notre force et de notre lucidité.»